



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

L'évasion de Gilles ANSPACH

De Liège à PARIS

Tout a commencé par une lettre de Serge August reçue début 1942. Letton d'origine, ce brave géant, deux mètres de haut, 1/8ème de tonne, demeurait à Montpellier. Sa maison, avenue de Lodève, était notre base avancée vers l'Angleterre. "*Tante Julie est bien arrivée après quelques ennuis de voyage. Si tu veux venir, nous t'attendrons.*" Message reçu 5 sur 5. Cela voulait dire que Jacques Rutten était bien arrivé au Portugal et que je pouvais partir à mon tour.

Ce qui me décida définitivement à quitter la Belgique, c'est que deux messieurs, avec un fort accent tudesque, étaient passés chez moi en mon absence. Comme je n'étais pas là, ils avaient dit qu'ils repasseraient.

Mis au courant de l'arrestation de nos camarades à Liège, je n'ai guère attendu leur visite et pris le premier train pour Paris.

Passer en zone « libre »

De Paris, direction Montpellier.

Il fallait passer de France Occupée en France soi-disant Libre.

Je me fais arrêter sur la Zone de Démarcation par des douaniers allemands. Ils veulent me faire avouer mon intention de passer en Zone Libre. Deux allemands me tenant par les bras, le troisième m'envoyant de grands coups de poing dans la figure, je me suis dit qu'il valait mieux avoir l'intention de rendre visite à une tante qui habitait les environs, ce qui, du reste, était en partie exact. Peine encourue : deux yeux au beurre noir, un nez comme une patate et quinze jours de prison, purgés à la prison de Castellon, le plus horrible cul de basse fosse que j'ai connu parmi les nombreuses prisons que j'ai fréquentées.

Bien entendu, dès ma sortie de prison, j'ai passé la démarcation sans, cette fois, me faire prendre. Serge m'attendait et m'a fait passer devant une commission officielle ou paraissant l'être, de l'Armée belge. Bon pour le service, je suis envoyé dans une curieuse officine se tenant - Hôtel de Paris, à Toulouse où un certain Monsieur Emile m'apprit que j'allais passer en Espagne dans quelques jours.

Passer les Pyrénées

Là, dans cet hôtel, une quinzaine de jeunes Belges, comme moi, attendaient le jour fatidique de la traversée des Pyrénées. Il s'agissait d'une faune assez disparate : jeunes gens sortant de l'école militaire belge; d'autres, le crâne rasé, venaient de sortir des camps de concentration où le gouvernement de Vichy donnait l'hospitalité aux étrangers, et certains gars à la mine patibulaire, dont on ne pouvait s'empêcher de penser qu'ils étaient là pour échapper aux rigueurs de la justice. Tout ce beau monde était réuni dans une vaste salle qui nous servait de dortoir. Parfois, dans la soirée, nous voyions Monsieur Emile, le teint fleuri, légèrement éméché. Certains prétendaient qu'il menait joyeuse vie avec l'argent qui lui parvenait pour nous faire passer en Espagne. Après une semaine, ce fut mon tour de partir, accompagné de quatre élèves officiers de l'école militaire belge.

Un train nous mena à Perpignan où un taxi nous déposa par petits groupes, dans la montagne au pied du Perthus. Là, cachés dans des fourrés, un guide vint nous chercher à la nuit tombante pour traverser les Pyrénées.

Après avoir marché toute la nuit, notre guide nous laissa au sommet de la montagne.

"*Un guide espagnol va venir vous chercher et vous faire continuer votre chemin !*" nous dit-il.

Guide espagnol

En effet, un espagnol vint nous prendre en charge, nous disant qu'il n'avait pas été payé et que si nous voulions aller plus loin, nous devions lui remettre tout l'argent que nous avions sur nous.

N'ayant guère le choix, nous nous exécutâmes.

Nouvelle nuit de marche dans la montagne, qui me fut spécialement pénible car mes chaussures étaient absolument usées et je marchais, la plante des pieds en contact avec le sol.

Arrivés en Espagne, au bas de la montagne, notre guide nous abandonna près d'une rivière dans un champ de roseaux.

Il revint bientôt avec, pour chacun de nous, une tortilla, une de ces omelettes espagnoles aux pommes de terre et au pain.



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

L'évasion de Gilles ANSPACH

"Une voiture du consulat de Belgique à Barcelone devait venir vous chercher mais n'y comptez pas trop. Ils viennent rarement et vous ne me paraissez pas assez importants pour qu'ils se dérangent". Nous voici prévenus. Merci quand même. Si, à la nuit, comme Soeur Anne, nous n'avions rien vu venir, il nous conseilla de nous rendre à Barcelone soit à pied soit en train.

En route vers Barcelonne

Comme il avait raison, notre guide. De la journée, pas la moindre voiture du consulat et, la nuit tombée, nous nous sommes mis bravement en route vers Barcelone qui devait se trouver à quelques 200 kilomètres. Mes compagnons de route, frais émoulus d'une école militaire, se mirent en colonne par un dispositif dont la profondeur avait été savamment étudiée pour que, si le premier d'entre nous était arrêté par la police espagnole, il ait le temps de prévenir les suivants pour qu'ils fassent demi-tour. Moi, un pékin, guère initié à la tactique militaire, j'étais le dernier du dispositif. D'ailleurs, grand bien m'en fit. Avec ce dispositif d'approche "*à proximité de l'ennemi*" (voir règlement d'infanterie), nous avons abordé une ville largement éclairée. Nous qui avons l'habitude du black-out des pays occupés, cela nous a d'abord surpris. Puis, bien qu'il devait être minuit passé, les rues étaient noires de monde. Ce devait être la fiesta. Nous ne savions pas encore qu'un Espagnol ne se couche jamais ! Cette ville si vivante était Figueras. Nous avons traversé la ville sans nous faire remarquer.

Sur la route royale

Nous nous sommes ensuite engagés sur la "Carretera Real de Barcelona". C'est la bonne route. Quelques jours de marche et nous serons à Barcelone. Mais la Route Royale était étroitement surveillée et cela, même la nuit. De loin, j'aperçois un feu sur le bord de la route. Sans doute quelque feu de joie pour célébrer la fiesta. Méfiance quand même. Je laisse mes compagnons me distancer. J'entends des appels gutturaux et des cavalcades sur la route. Je me jette dans un fossé et j'attends les événements. Il

me semble reconnaître dans la nuit l'uniforme vert des gardes civils. Je reste blotti dans ma cachette et j'attends que ça se passe. Aucun signe de l'élève officier qui me précédait et devait m'alerter. Néanmoins, je pense qu'il est plus prudent de prendre à travers champs et de m'éloigner le plus possible du feu de joie. Après avoir fait un large détour, je rejoins la route et me mets à courir comme un fou pour rattraper mes compagnons. Quand, à bout de souffle, je dus ralentir le pas, il me fallut convenir que j'étais le seul rescapé du groupe. Par la suite, j'ai appris que, malgré leur dispositif militaire, ils étaient l'un après l'autre tombés dans l'embuscade des carabiniers sans pour autant pousser un coup de gueule pour prévenir le reste du groupe. Pour moi, me voyant courir dans la pénombre et sachant mes chaussures foutues, ils se sont demandés s'il ne valait pas mieux prévenir les carabiniers pour que nous restions tous ensemble et m'éviter une marche pénible avec des souliers troués. Merci pour cette généreuse pensée ! A plusieurs journées de marche de Barcelone, pas un sou en poche, et rien dans le ventre, ma situation n'est guère enviable.

Camion-stop jusqu'à Gerone

Heureusement, j'aperçois dans la pénombre du petit matin, un camion poussif gravissant péniblement une côte. Un incroyable système alambiqué de tuyaux : un gazogène. Je me mets à courir derrière cette machine infernale et arrive facilement à la rattraper. J'agrippe une des ridelles et saute à l'intérieur du camion. Me voilà en route vers Barcelone mais c'était compter sans ces satanés contrôles de police. Le camion s'engage sur un pont qui enjambe la rivière de Gerone. J'aperçois dans la pénombre du lever du jour un carabinier qui demande les papiers au chauffeur puis se dirige vers l'arrière pour vérifier le chargement.

Traversée de rivière

Je saute du camion et m'enfuis à toutes jambes. Décidément, dans ce pays, il y a beaucoup trop de policiers pour mon goût.



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

L'évasion de Gilles ANSPACH

Je cours le long de la rive du fleuve pendant deux ou trois kilomètres.

Mais il va falloir que je traverse la rivière car si, selon toute vraisemblance, le camion se rendait à Barcelone, la ville devait se trouver de l'autre côté de la rivière. Inutile de traverser sur un pont car ceux-ci doivent être gardés.

Je me jette tout habillé dans le courant gonflé par la fonte des neiges et après de grandes difficultés, j'atteins l'autre rive. Là, je m'allonge pour me sécher un peu, me reposer et réfléchir à la situation. Les routes sont malsaines. Prendre un train est certainement la meilleure façon de me faire arrêter. Donc, la seule solution est de marcher de nuit à travers champs. Je me dirige donc vers le sud à travers la campagne.

Hospitalité paysanne

Après une heure de marche, je rencontre un paysan en train de travailler dans son champ. J'aperçois deux cruches attachées à la selle de sa mule. Ayant très soif je lui montre du doigt ma bouche grande ouverte. "*Aqua, aqua, prisioniero ingles escapado*", dis-je afin d'attirer sa sympathie. Il me tend une de ses cruches et, comme il avait sans doute terminé son travail, il me fait signe de le suivre en me donnant de grandes claques dans le dos. Devant ces marques d'amitié, je me mets à marcher derrière sa monture.

Nous arrivons à une pauvre mesure et il me fait signe d'entrer. Nous pénétrons dans une pièce enfumée. Sur le sol, de la terre battue où s'ébattent quelques poules. Une famille nombreuse était attablée autour d'un large plat de pois chiches. Deux femmes dont la plus vieille se levait de temps à autre pour s'occuper du feu, puis l'épouse. Deux jeunes garçons et une fille magnifique avec une chevelure noire aux reflets bleus. Personne n'avait d'assiette et chacun prenait quelques pois chiches dans le grand plat et les portait à la bouche. Je fus convié à faire de même. Pour boire, c'était un autre problème. Ils se passaient à tour de rôle une de ces grandes cruches avec un bec, un "poron" et buvaient à la régala. Quand ce fut mon tour, je m'arrosai copieusement la figure avant de récolter quelques gouttes d'eau et cela à la plus grande joie générale. C'est alors que la

grand-mère alla chercher dans un grand coffre, seul meuble qui décorait la salle, un verre, le seul, j'en suis certain, qui se trouvait dans la maison.

Après le repas, le paysan me mena dans sa grange et me fit signe que je pouvais dormir sur une botte de foin. Je m'endormis d'un sommeil profond. Il me réveilla au milieu de la nuit et me dit que c'était une heure où je risquais le moins les mauvaises rencontres et qu'il me fallait me mettre en route. Lorsqu'il vit l'état délabré de mes chaussures, il alla me chercher des sandales neuves, ce qui, vu la pauvreté de ces gens, était un cadeau royal.

Ensuite, il m'expliqua que toutes les routes menant à Gerone étaient gardées et se proposa de me guider une partie de la nuit pour contourner la ville. Au cours du chemin, il m'expliqua qu'il avait servi dans l'armée républicaine et que Franco n'était guère son ami. C'était une des raisons pour lesquelles il désirait m'aider.

Après la guerre, j'ai voulu revoir cet homme si généreux et qui m'avait été d'un si grand secours à l'un des moments les plus angoissants de ma vie.

Au cours d'un voyage en Espagne, j'ai essayé de retrouver sa ferme. Je me rappelais que ce devait être la troisième à partir de la rivière en se dirigeant vers le sud. Je pénétrai donc dans la ferme que j'avais localisée. Là, un homme me dit qu'il avait acheté la ferme depuis 3 ans et que l'ancien propriétaire habitait le village, où il avait acheté une mercerie.

Je descendis donc au village et m'arrêtai au premier café. Je me renseignai pour savoir où se trouvait le mercier du village; "Tiens, justement il est là. "

En effet, j'aperçois un homme en train de jouer aux cartes. Ce devait être mon fermier. Nous tombons dans les bras l'un de l'autre. Je l'invite à aller chercher sa famille et venir manger avec moi dans ce café qui était également un restaurant. Il m'explique que maintenant, il vit seul avec sa femme. Il alla chercher son épouse et nous avons déjeuné tous les trois. Mais, au moment de payer l'addition, je m'aperçus qu'elle était déjà réglée.



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

L'évasion de Gilles ANSPACH

"Tu es ici en Espagne. Tu es un étranger, c'est à moi à t'inviter. "

Il ne me restait plus qu'à commander une bouteille de champagne pour que nous puissions trinquer ensemble.

"Vous vous rendez compte, me dit-il, maintenant avec leur télévision et leur propagande, mes deux fils sont devenus franquistes ! "

En route vers la Costa Brava

Pour en revenir au début de mon récit, il me dit au revoir de l'autre côté de Gérone et me remit une petite carte d'Espagne telle qu'on en trouve sur le calendrier des Postes. Cette carte me fut d'un grand secours par la suite.

Après avoir repris ma marche, je croisai une ligne de chemin de fer. Je me dis qu'en la suivant, j'arriverais inmanquablement à Barcelone. Après quelques heures de marche, je me suis aperçu que je me dirigeais vers l'est et que j'étais sur la ligne de chemin de fer de San Ferud. Cela me mènerait vers la mer et je n'aurais plus qu'à suivre la Méditerranée pour parvenir à Barcelone.

Je m'endormis dans un champ en attendant la nuit pour reprendre la route. Contournant la ville, je m'engageai sur une route qui suivait cette côte qui, après la guerre, devint chère aux vacanciers, la Costa Brava.

A cette époque, ce n'était guère plus qu'un pauvre chemin recouvert d'un revêtement blanchâtre. Quelques ponts de bois mal rafistolés franchissaient les ravins. Les ponts d'origine avaient été détruits pendant la guerre pour défendre l'accès à Barcelone, dernier bastion de la révolution.

Marche de nuit

La lune brillait devant moi, éclairant ce long cordon blanc qui se déroulait sous mes pas.

Tout là-bas, sur ma gauche, des lumières qui me paraissaient être un village. Je me mis donc à suivre cette route dans l'espoir d'atteindre ces lumières qui semblaient s'éloigner au fur et à mesure que j'avais vers elles. Etait-ce la fatigue, la fièvre mais il me semblait vivre un cauchemar. Et cette lune qui m'éblouissait.

J'avais l'impression que ces rayons me rentraient dans le crâne et allaient me rendre fou. J'étais

tourmenté par une soif terrible. De temps à autre, j'entendais le bruissement de torrents descendant des montagnes et qui passaient au fond des ravins qu'enjambaient les ponts de bois. N'en pouvant plus, je me décidai à descendre jusqu'à cette eau dont la présence à quelques mètres de moi me paraissait un défi. Je quittai donc la route et m'enfonçai dans un enchevêtrement de ronces, de plantes épineuses qui me blessaient les mains et le visage. Ayant atteint le fond du ravin, je pus boire tout mon saoul. Puis, il fallut remonter sur cette route où il semblait ne passer personne. Il me paraissait presque impossible de remonter cette pente abrupte, couverte de buissons épineux. Si je n'arrivais pas à traverser cette voûte de ronces et d'épines, je risquais de finir mon existence au fond de ce ravin. Heureusement, l'état de détresse dans lequel je me trouvais décuplait mes forces et je parvins enfin à remonter sur cette route infernale. Et cette lune, toujours là en face de moi et dont les rayons diaboliques semblaient me pénétrer le cerveau. Je pensais devenir fou, « lunatique », comme disent les anglais. Et les lumières de ce village qui s'éloignaient au fur et à mesure que je marchais en titubant comme un homme ivre.

De temps à autre, j'essayais de quitter cette route pour échapper à la lune.

J'entrais dans les sous-bois en essayant de suivre la pente abrupte de la montagne mais les ronces et les buissons épineux me forçaient à redescendre et à suivre à nouveau ce serpent blanc qui me conduisait vers un village fantôme que je n'arrivais jamais à atteindre.

Parfois, je pensais m'endormir dans le fossé sur le bord de la route mais j'étais dans un tel état de délire que je craignais ne plus pouvoir me réveiller.

Tout à coup, là-bas sur la mer, une lueur argentée. L'aurore. Je suis sauvé. Le soleil se lève. Puis, à mon grand étonnement, ce village, vers lequel je marchais désespérément, se dessinait maintenant au milieu de la mer. Ce village fantôme n'était rien d'autre qu'une flottille de bateaux de pêche avec des braseros (lamparas) pour attirer les poissons.



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

L'évasion de Gilles ANSPACH

Au pied de la colline, un village dont les maisons étaient de coquettes villas et, plus loin, des calanques avec une eau bleue laissant voir le fond de la mer. Il devait être 4 heures du matin. Tout le monde dormait. Aussi, pour conjurer cette nuit de cauchemar, je descendis au bord de la mer et, après avoir enlevé mes vêtements, nu comme un ver, je plongeai dans l'eau glacée.

Camion stop jusqu'à Barcelone

Revenu sur la route, je m'aperçus que, de toute la nuit, je n'avais parcouru qu'une dizaine de kilomètres. Si je voulais arriver à Barcelone le plus vite possible, je devais trouver un autre moyen de locomotion. Je débouchai sur une route importante où des camions poussifs et surchargés ralentissaient au moindre raidillon. Après un sprint, je m'accrochai à l'arrière de l'un d'eux. Mon opération avait manqué de discrétion et le camionneur arrête son camion et, furieux, vient vers moi. J'emploie mon vieux truc : "*Prisionero escapado*". Je m'aperçus immédiatement que ma situation attirait la sympathie de ce jeune homme qui ne devait pas avoir 20 ans. Il me dit de monter à côté de lui dans la cabine et nous roulons de concert vers Barcelone. A l'entrée de la ville, nous sommes arrêtés à un poste de police où mon compagnon montre ses papiers. Les gardes civils lui demandent qui je suis. Il leur répondit que j'étais son aide pour décharger le camion. Et ils nous laissèrent repartir. Je passai la matinée à l'aider à livrer ses colis. Je lui dis que je désirais aller au Consulat de Belgique.

" Ne va pas au Consulat de Belgique. Va au Consulat d'Angleterre. La Belgique est un trop petit pays !"

Le consul belge de Barcelone

La suite me montra qu'il n'avait pas tort. Arrivé au Consulat de Belgique, je racontai mon histoire qui ne paraissait guère vraisemblable. Je m'appelais Anspach (du nom d'un des principaux boulevards de Bruxelles). J'avais traversé les Pyrénées avec 4 élèves de l'école d'officiers belges et ils s'étaient tous fait arrêter dans la campagne. De plus, j'avais servi au début de la guerre dans l'Armée française. Tout

cela ne tenait guère debout. J'étais soit un espion et, tout au moins, un aventurier.

Méfiant, il me dit : "*Je ne peux rien faire pour vous. Allez voir les Anglais.*"

Heureusement, mon jeune compagnon m'avait attendu à la porte du Consulat. Il m'amena dans un restaurant de la ville et m'offrit de partager avec lui un repas.

"C'est ton salaire pour m'avoir aidé à décharger le camion" ,

C'était fort bien payé.

L'Homme à la pipe

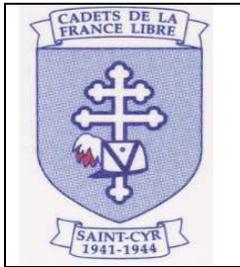
L'après-midi, il me conduisit au Consulat britannique. Là, j'eus une entrevue avec "l'Homme à la Pipe", un gros homme à l'air jovial, faisant s'élever une puissante volute de fumée de la bouffarde qu'il avait à la bouche. C'était le consul britannique de Barcelone, bien connu de tous ceux qui, comme, sont passés par l'Espagne à l'époque. Il me reçut dans son bureau dont l'un des murs était décoré d'une vaste carte de l'Espagne.

"Vous allez essayer d'arriver soit à Gibraltar soit au Portugal. Mais je dois vous avouer qu'actuellement l'Espagne est sous un tel régime policier qu'il est à peu près impossible de la traverser sans se faire prendre."

Me montrant un point qui se trouvait sur sa carte, il me dit :

"Vous voyez cette ville, c'est Miranda del Ebro. Il s'y trouve un camp de concentration où vous risquez fort de terminer votre voyage. Mais quand vous serez là, nous vous ferons sortir. Dès maintenant, vous vous appelez Gilles Andover. Vous êtes né à Chaudière dans la Province de Trois Rivières au Canada et, bien entendu, vous êtes citoyen canadien."

Il me remit 100 pesetas, ce qui, à cette époque, représentait une somme appréciable, et un petit morceau de papier de couleur découpé en dents de scie. En me donnant ensuite un billet de chemin de fer pour Valence, il me recommanda de prendre le train en dehors de Barcelone car les gares étaient étroitement surveillées. Je devais remettre le mystérieux morceau de papier au Consul à Valence qui en possédait l'autre moitié.



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

L'évasion de Gilles ANSPACH

Je retrouvai mon ami le camionneur et lui dit au revoir. Il tomba dans mes bras et m'embrassa en éclatant en sanglots. Je dois dire que moi aussi j'avais le coeur lourd de quitter ce brave garçon qui m'avait rendu de si grands services. C'était bien là, avec le paysan de Gerone, cette Espagne grande et généreuse qui ne pourra jamais être salie par les fascistes, les gardes civils, par Franco et ses suppôts.

En train espagnol

Je sortis donc de la ville et fis connaissance avec les trains espagnols de cette époque. Une locomotive poussive, éruçant de la vapeur et de la fumée de tous les bords, traînant une suite de wagons rouillés, surchargés d'une faune grouillante et malodorante, de marmots, d'animaux de basse-cour, de chiens, de chèvres et d'opulentes matrones surchargées de ballots mal ficelés, leurs époux hauts en odeur, et tout ce monde discutant avec de larges mouvements de bras.

Lorsque le contrôleur passa, l'on s'empressa de faire passer sous les banquettes toute cette marmaille en empilant devant eux le maximum de paquets. Tout fier, je présentai mon billet. Pour une fois que j'étais en règle !

Un peu plus tard, j'aperçus l'uniforme vert des gardes civils qui rentraient dans le wagon pour examiner les laissez-passer.

Rapidement, je me glissai sous la banquette, comme avaient fait les gosses précédemment. Je vis avec satisfaction les mêmes ballots qui avaient caché les enfants s'amonceler afin de me cacher à la vue des carabiniers.

Décidément, en Espagne, lorsqu'on avait l'air d'avoir des ennuis avec la police, on pouvait compter sur tous les secours. Merci, merci mille fois à tous ces amis inconnus.

Le train s'arrêtait dans toutes les petites gares et, craignant un nouveau contrôle de police et ne voulant pas créer des ennuis à mes amis espagnols, qui certainement risquaient autant que moi sinon plus en m'aidant, j'allai me réfugier sur la plate-forme à ciel ouvert se trouvant à l'avant du wagon. Grand bien m'en prit car ne voici pas de nouveau mes gardes civils qui apparaissent à l'autre bout du wagon. Cette fois-ci, c'en est trop ! Les trains espagnols

ne roulant guère vite, "GO" je me jette dans le vide et fais un roulé-boulé sur le remblai. Il devait être 3 heures du matin.

A cette heure-là, les routes ne devaient plus être gardées. Aussi, en toute confiance, je m'engageai sur celle qui longeait la voie de chemin de fer.

Les carabiniers de Torre Blanca

Grossière erreur : à un détour du chemin, je me trouvai nez à nez avec deux carabiniers : "Documentacion ? "

Cette fois-ci, je suis cuit. L'homme à la pipe avait bien raison : il était fort difficile de traverser ce fichu pays sans se faire arrêter. Et me voilà encadré par deux gendarmes, dirigé vers le poste de police le plus proche.

Nous nous trouvions à Torre Blanca, petit village non loin de Castellon de la Plata.

Arrivé au poste, ces messieurs commencèrent par m'enlever mes chaussures, ma ceinture, mon portefeuille et tout mon argent. Ils allèrent chercher un interprète et commencèrent à m'interroger. Fidèlement, je récitai ma leçon : " Je suis Canadien français, né à Chaudière dans la Province de Trois Rivières."

Une chose m'étonna fort. Cette femme qui me servait d'interprète et qui était française essayait de me tendre des pièges et de me faire avouer que j'étais Français et que j'avais l'intention de rejoindre l'Angleterre.

Flamenco à Torre Blanca

A la fin de mon interrogatoire, je fus escorté sous bonne garde jusqu'à une mesure à moitié démolie par la révolution. Mes gardiens ouvrirent une solide porte avec une grosse clef. Dès qu'elle fut entrebâillée, je fis un saut en arrière. Une terrible puanteur s'échappait d'un trou noir. Un petit homme à la peau bronzée se trouvait accroupi dans un coin. L'odeur provenait des défécations de l'unique habitant de ces lieux.

Cette cellule était éclairée par une fenêtre garnie de solides barreaux donnant sur la place du village. Dès que la porte se fut refermée sur moi, je fis plus ample connaissance avec le premier résident de l'endroit. Il était andalou. On l'avait mis en prison pour avoir volé des pommes de



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

L'évasion de Gilles ANSPACH

terre afin de s'acheter des vêtements. En effet, il était à moitié nu. Qu'il fût andalou, soit, mais qu'il chantât des flamencos à longueur de journée, c'était un autre problème. J'adore le flamenco mais à petites doses. Je lui fis comprendre que s'il continuait, j'allais lui fiche une trempe. Cela le calma un peu et il réduisit ses vocalises.

J'étais à peine arrivé que la place du village devint noire de monde. On venait voir l'"ingles". On me serrait la main à travers les barreaux. De belles filles m'envoiaient des baisers sans grand risque. Les villageois nous donnaient à manger: des fruits et même parfois un morceau de viande ou de volaille. Un gardien était censé nous nourrir mais, à une seule occasion, il nous apporta à chacun une patate douce et ce fut tout. On nous annonça qu'un wagon cellulaire viendrait nous chercher le lendemain pour nous amener à la prison de Castellon. Mañana por la mañana. Heureusement l'exactitude n'est guère une des qualités des Espagnols et le lendemain, toute la journée se passa dans notre cachot. Mais l'intérêt que je suscitais avait rapidement baissé.

Sortie de prison

Le deuxième jour, à mon grand étonnement, je vis arriver après la tombée du jour et lorsque la place s'était vidée des curieux, l'interprète française qui avait fait montre de tant de zèle au cours de mon interrogatoire. "*Il faut m'excuser*" dit-elle. "*Mon mari qui faisait partie des brigades internationales est actuellement en prison et si je ne fais pas exactement ce que veut la police, il risque d'en subir les conséquences.*" Mais elle m'apprit une chose pour laquelle j'étais prêt à tout lui pardonner. Pendant la révolution, un homme et une femme avaient été emprisonnés dans notre cachot et pendant la nuit, ils avaient fait un trou dans le toit et s'étaient évadés. Bien entendu, ce n'était pas tombé dans l'oreille d'un sourd. En effet, un trou dans le plafond avait été rebouché avec une large pierre. J'essayais d'abord de la déplacer mais elle était beaucoup trop lourde. En montant sur le rebord de la fenêtre et en me tenant aux barreaux, il m'était facile d'atteindre le plafond et de décrocher de gros morceaux de

plâtre. Tout à coup, une avalanche de pierres et de plâtre me tomba sur la tête et un large trou apparut dans le plafond. Un rétablissement et me voilà dans le grenier.

Je fis signe à mon compagnon d'infortune de venir me rejoindre. J'essayai de le hisser jusqu'au grenier mais je ne pus y arriver. Je passai une jambe à travers le trou pour qu'il essaye de s'y agripper mais rien à faire. Tout à coup, il renonça à s'échapper et retourna se coucher.

Peut-être que pour lui, être en prison était une solution à de nombreux problèmes. Quelle raclée il a dû recevoir le lendemain !

Je n'eus aucune difficulté à sortir du grenier dont la toiture était à demi effondrée.

M'accrochant à une solive, je me laissai pendre le long du mur extérieur et tombai dans une rue étroite. Bien que pieds nus, je me mis à courir comme un fou jusqu'aux premières pentes de la montagne. Là, je déchirai le bas de mes pantalons et me fis des pansements autour de mes pieds.

Vagabondage

Je me mis à gravir les pentes de la montagne et lorsque le soleil se leva, Torre Blanca était un tout petit point là-bas à l'horizon. Je m'endormis dans un buisson me disant qu'il faudrait au moins un bataillon de carabiniers pour me retrouver dans cette immensité.

A mon réveil, tous mes problèmes restaient entiers. Plus de 100 kilomètres à parcourir pour arriver à Valence, pas d'argent, pas de souliers, le ventre vide mais cette chose superbe : la liberté.

Je me suis rendu compte qu'il m'était impossible, de jour comme de nuit, de suivre les routes trop étroitement gardées. L'unique solution était de suivre, la nuit, les lignes de chemin de fer. La nuit tombée, je suis redescendu vers la mer pour rejoindre la voie ferrée. Quant à l'essentiel de ma nourriture, elle allait consister en pommes de terre crues et pois chiches. Hélas, en arrivant dans la plaine de Valence, des oranges souvent vertes pendaient encore aux arbres, ce qui me donna, avec l'eau que je buvais dans les mares, une terrible dysenterie.



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

L'évasion de Gilles ANSPACH

Mais une chose me fut d'un grand secours. Avec mes pantalons déchirés, les pansements autour de mes pieds et ce teint cuivré provoqué par la saleté et le soleil, je paraissais sortir d'un roman picaresque. Tout le monde m'aurait pris pour un vagabond espagnol.

Un curé peu charitable

Un soir cependant, torturé par la faim, je décidai, passant près d'un gros bourg, de demander quelque secours au curé. Je rentrai dans une église où des femmes poussaient une complainte déchirante avant d'aller se confesser.

Je m'assis, ou plutôt je m'écroulai sur une chaise dans le fond de l'église en attendant que le curé sortit de son confessionnal. Une des femmes passa à côté de moi et me mit dans la main un billet de 5 pesetas. Immédiatement, voyant ce qu'elle faisait, je lui rendis son billet mais elle insista et me le poussa dans la main, me disant qu'avec cela, je pourrais m'acheter un peu de pain. Je finis par accepter.

Lorsque le curé eut terminé de confesser ces dames, il sortit de sa cage et je vins vers lui. Pour lui faire comprendre que j'avais faim, je lui dis dans mon meilleur latin "*panem panem*". Il me fit la même réponse que les carabiniers de Torre Blanca : "*Documentacion ?*" et m'expliqua que si je n'avais pas de papiers, il ne pouvait rien faire pour moi. Me raclant le cerveau, je suis parvenu à tirer quelques mots de latin pensant que même un curé espagnol devait les connaître : "*Redde Caesari quae sunt caesaris et quae sunt Dei Deo*", (Rends à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu). Puis je suis sorti précipitamment de l'église de peur qu'il appelle la garde civile. Je rentrai dans une boulangerie et m'achetai une de ces boules de pain blanc fait avec du blé de Castille qui, à l'époque, était la base de la nourriture en Espagne. J'espère que Dieu avait pardonné tous ses péchés que cette femme généreuse avait confessés à un prêtre indigne.

En train jusqu'à Valence

Je repris donc ma route le long de la voie de chemin de fer. Le lendemain matin, je suis arrivé dans une petite gare de village, où de nombreux voyageurs attendaient un train.

Sans me méfier, je m'engageai sur le quai, n'ayant aucune crainte vu ma métamorphose en personnage de Cervantès. Mais c'était ne pas compter sur l'inévitable policier. De nouveau "Documentacion". C'en est trop ! Je n'avais même plus la force de m'enfuir. Mais pour une fois encore la bonne Espagne fut de mon côté. Le policier, ayant sans doute quelque affaire urgente à régler, me mena vers le chef de gare, me remit à lui afin qu'il me confie aux policiers qui étaient dans le train qui allait arriver, et s'en allât. Le chef de gare me demanda si j'avais de l'argent pour acheter un billet. Je lui fis comprendre que je n'avais pas le moindre argent sur moi. Alors il alla au guichet, demanda (en le payant) un ticket pour Valence, me le remit et rentra dans son bureau, en me souhaitant bonne chance.

A l'arrivée en gare du train, je rentrai dans un des wagons et bien entendu, je descendis à la prochaine station de peur d'être attendu en gare de Valence.

Je repris donc ma marche le long de la ligne de chemin de fer, jusqu'à ce qu'il me sembla être à proximité d'une ville importante. C'est là que tous les risques allaient commencer.

Il fallait que je parvienne à l'intérieur de la ville sans me faire arrêter et il devait exister un octroi bien gardé. En suivant une petite route, j'aperçus une carriole lourdement chargée de légumes. Elle rentra dans une porte cochère qui la mena dans une cour intérieure. Je me suis dit qu'il devait s'agir d'un maraîcher peu soucieux de payer des droits sur ses marchandises.

Je me mis donc à le suivre dans un dédale de ruelles, de cours et enfin je me trouvai au milieu de la ville de Valence. Cette ville, tant chantée par les poètes est en réalité très quelconque, mais j'étais quand même heureux d'y être arrivé. L'on m'indiqua où se trouvait le consulat de Grande-Bretagne

Le consul britannique de Valence

Le consul me sembla manquer absolument de ce bon humour britannique. Lorsqu'il me vit entrer dans son bureau avec mon pantalon déchiré à hauteur des cuisses, mes pansements autour des pieds qui laissaient une large trace de poussière sur ses tapis impeccables, il me toisa d'un air



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

L'évasion de Gilles ANSPACH

profondément dégoûté et me dit: "Avant que nous parlions, allez prendre un bain. D'ailleurs l'on ne vous attendait plus". Ne me faisait-il pas de reproches, maintenant ! Après être sorti de ma baignoire où je laissai une soupe épaisse et avoir revêtu des vêtements neufs mis à ma disposition, je fus enfin digne d'avoir une audience avec un représentant de Sa Majesté. Il m'annonça que le lendemain, je prendrais un bus pour Alicante. En attendant j'allais passer la nuit dans un hôtel du port: "Vous allez voir, ce n'est pas un palace, mais nous y avons des amis". En effet, ce n'était pas un palace. A la table d'hôte se trouvaient une dizaine d'Espagnols qui semblaient sortir d'un roman d'Eugène Sue, et deux Français qui ne les dépareillaient guère.

Ceux-ci s'appelaient Remo, un jeune garçon de mère Espagnole et Antoine, une ruine humaine qui avait fait la guerre d'Espagne dans les brigades internationales. Tous deux par la suite allaient devenir mes compagnons de route. La conversation roula sur ce que ces braves gens pensaient de Franco et de son régime. Le dixième aurait suffi pour les laisser moisir dans un camp de concentration. En effet, comme avait dit le consul, nous étions avec des amis. Jamais de ma vie, je n'ai vu un lit grouillant à ce point de punaises mais qu'importe, j'étais prêt à payer l'impôt du sang et j'étais tellement fatigué que je dormis fort bien.

En route vers Grenade

Le lendemain, en route vers Alicante où l'on nous envoya coucher dans un hôtel du même standing que celui de Valence.

Puis d'Alicante à Grenade en train. Les risques devenaient bien moindres car nous étions maintenant en Andalousie, ancienne province franquiste beaucoup moins surveillée par la police que le reste de l'Espagne.

Néanmoins mes compagnons de voyage, parlant tous les deux parfaitement l'espagnol, préférèrent me laisser voyager seul. En effet, plusieurs des passagers du train commencèrent à me poser des questions. Ne pouvant leur répondre, je leur disais: "Moi Allemand no comprendo ". Peut-être que si j'avais usé de ce stratagème en d'autres circonstances, j'aurais

risqué de me retrouver avec un couteau dans le dos.

Notre train arriva à Grenade dans la soirée et la porte du Consul Britannique était fermée. Nous avons dormi dans les jardins de l'Alhambra, ce qui, malgré le nom du lieu, n'avait absolument rien d'exotique et rien à voir avec les délices orientaux, mais, couverts de rosée, nous avons grelotté toute la nuit.

Arrivée à Séville

Le lendemain, départ pour Séville. Là, ce fut un employé de l'Ambassade qui nous reçut.

"D'ici, vous allez vous rendre au Portugal. Les Portugais sont nos amis. Dès que vous serez arrivés à la frontière, rendez-vous au premier poste de douane, ou au premier poste de police. L'ambassade de Lisbonne sera prévenue et l'on viendra vous chercher. Actuellement il est impossible d'aller à Gibraltar car la frontière est trop étroitement gardée. "

Et départ vers le Portugal

Après avoir pris le train jusqu'à une petite ville qui s'appelait La Plata, de nouveau je repris ma marche à pied vers le Portugal. Plus que cent cinquante kilomètres environ. Maintenant, ce n'était rien pour moi. Toujours conscient du danger que représentait ma présence, mes compagnons partirent de leur côté. Le pays que j'eus à traverser était particulièrement aride. Je marchai la nuit en me guidant avec les étoiles resplendissantes dans un ciel sans nuages. J'arrivais parfois auprès d'une rivière, véritable oasis où resplendissaient de superbes rhododendrons.

Traire une chèvre

C'est au cours de cette dernière étape de mon périple que je réalisai que l'Espagne était parsemée de bouteilles de lait gambadant à travers champs: les chèvres. Pourquoi ne pas en profiter ? Et dès que cette brillante idée pénétra mon épaisse cervelle, je me mis au régime lacté. Mais je vous assure que téter une chèvre espagnole, ce n'est pas de tout repos.

Si vous voulez essayer par curiosité ou par nécessité, je vais vous donner quelques conseils techniques. Surtout n'essayez pas de faire



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

L'évasion de Gilles ANSPACH

comme Rémus et Romulus tétant la louve du Capitole, vous n'y arriveriez pas. Attrapez solidement la chèvre par les pattes de derrière et plaquez-la contre le sol. C'est à ce moment-là qu'il faut se méfier des coups de sabots et des coups de cornes. Maintenez-là sur le dos puis vous pouvez enfoncer dans votre bouche l'une de ses grosses tétines rugueuses qui vous gratte la gorge. Si vous aimez ça, en revanche, elle n'a vraiment pas l'air d'apprécier. Après quelques jours de marche, j'arrivai aux environs de la frontière.

La frontière portugaise

Là, je rencontrai trois hommes ayant chacun une mule surchargée. Ces hommes ressemblaient beaucoup à des contrebandiers. L'un d'eux me proposa de m'escorter jusqu'à l'autre côté de la frontière. La mule marchait devant, semblant connaître parfaitement son chemin. Nous sommes arrivés ainsi jusqu'à un petit ruisseau. C'était la frontière. Je me trouvais enfin au Portugal. Arrivé chez mon passeur, sa femme nous servit un maigre repas et je passai la nuit sur la terre battue du sol de sa maison. Le lendemain, il m'expliqua que je me trouvais à quelques kilomètres d'une mine de fer qui appartenaient aux Anglais. Les Mines de San Domingo. La femme d'un des ingénieurs était Française et il m'indiqua comment trouver sa demeure.

Je lui demandai combien je lui devais pour m'avoir fait traverser la frontière et pour m'avoir nourri. Rien, me dit-il, mais il se proposa de me changer l'argent espagnol qui me restait. Il me donna en échange quelques pièces qui n'avaient aucune valeur.

Accueil à San Domingo

Dans certains milieux on a sa fierté, recevoir un salaire jamais, mais voler c'est autre chose. Je me dirigeai donc vers les mines de San Domingo et allai voir ma compatriote. Une femme superbe, en robe de chambre vint m'ouvrir la porte. Dès que je lui dis que j'avais l'intention de rejoindre l'Angleterre: "*Vous êtes tous des voyous, d'ailleurs deux d'entre vous sont venus dernièrement et ont demandé de*

retourner en Espagne. Le Maréchal Pétain est un grand homme, pourquoi vouloir le trahir ? N'importe comment, je ne veux rien faire pour vous, mon mari qui travaille à la mine risquerait de perdre son travail."

Chacun de nous possède un certain capital de courage, une certaine résistance physique et morale, puis quand ce capital est usé, dilapidé, c'est fini, on reste nu physiquement et moralement, c'est la faillite, la banqueroute, l'on arrive à la limite de la résistance humaine. La bête a les reins cassés, sous une charge trop lourde.

C'est alors que j'ai senti que tout s'écroulait sous moi.

Un sentiment de défiance me disait qu'il ne fallait pas que je me rende à un poste de douane ou à un poste de police. Mais est-ce que j'avais encore la force de faire des centaines de kilomètres sans manger ?

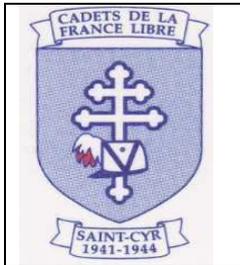
La police portugaise

La vie et mon bon sens m'avaient appris à me méfier de la police dans un état totalitaire. Mais au Consulat Britannique de Séville ne m'a-t-on pas dit que les Portugais étaient les amis de la Grande-Bretagne et que je ne risquais plus rien dès que j'aurais traversé la frontière ?

Aussi, je me suis dirigé vers le poste de police de San Domingo. Là, un capitaine de gendarmerie abondamment décoré me reçut: "*Vous êtes le bienvenu. Ecrivez à l'Ambassade de Grande-Bretagne à Lisbonne et l'on viendra vous chercher. En attendant, nous allons être forcé de vous garder avec nous. Vous serez logé et nourri, mais bien entendu dès que les gens de l'Ambassade viendront vous chercher, vous serez libre*"

Hélas pour moi, j'arrivais au Portugal au pire moment de la guerre. L'armée britannique avait été écrasée par Rommel et l'armée allemande était aux portes d'Alexandrie. Les journaux portugais annonçaient que la bataille était définitivement gagnée par les Allemands en Méditerranée.

On me laissa en semi-liberté à l'intérieur du poste de police toute la journée, mais le soir, je fus mis sous clef dans une cellule. Décidément,



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

L'évasion de Gilles ANSPACH

je n'aimais pas du tout cela et seulement alors je commençai à me méfier.

Le lendemain, les Portugais m'annoncèrent qu'ils allaient me ramener en Espagne et me livrer à la police.

La porte du poste étant entrouverte, je me précipitai dehors.

Immédiatement, les policiers commencèrent à me tirer dessus à coups de fusil. Grande confusion dans la petite ville. Les chiens me poursuivaient, les femmes se mirent à hurler, les marmots à pleurer. Panique générale. Je traverse en trombe la petite ville, jetant la confusion tout en zigzaguant pour éviter les coups de fusil. Je suis bon coureur et avant la guerre, faisant partie d'équipes universitaires, je faisais le 1000 mètres en moins de trois minutes. Mais je dois dire qu'après ce que je venais de subir, je n'étais pas au mieux de ma forme, et les policiers parvinrent à me rattraper à la sortie du village. Deux policiers me ramenèrent en Espagne, menottes au poignet.

La seule chose que j'avais gagnée dans cette triste aventure, c'est savoir que les pauvres gars comme moi qui voyaient tous leurs espoirs s'effondrer aux Mines de San Domingo ne rentraient pas volontairement en Espagne, comme le prétendait une admiratrice du Maréchal Pétain.

Avant d'être remis entre les mains des Espagnols, je demandai aux policiers qui m'accompagnaient de ne pas dire que j'avais essayé de m'évader. Ce qu'ils me promirent. Ils me menèrent dans un poste de douane où ne se trouvait à ce moment-là qu'un seul douanier qui m'enferma au premier étage du poste de douane.

Tentative d'évasion ratée

Je remarquai que l'unique fenêtre était obstruée par une malle. Pour éloigner le douanier, je lui dis que j'avais très soif. "Aqua, aqua", il sortit pour me chercher de l'eau. Dès qu'il fut sorti, je déplaçai la lourde malle, ouvris la fenêtre et sautai dans la cour du poste de douane. Manque de chance, je tombai aux pieds du douanier qui sortit son revolver et, s'en servant comme d'un coup de poing américain, me donna, avec le canon, un coup dans

l'estomac qui me plia en deux et me mit K.O. Lorsque je repris mes sens, j'étais ficelé dans au moins dix mètres de corde. Le lendemain matin, tel un saucisson, je fus hissé sur une mule qui me mena à la ville voisine, Paimango. Là, nouvel interrogatoire. Puis, l'on m'amena devant une porte massive:

Betsy

"Vous allez avoir une surprise, vous allez être incarcéré avec une fille, mais surtout n'y touchez pas car elle souffre d'une maladie vénérienne. "

Maintenant le supplice de Tantale. Il ne manquait plus que cela.

Je fus poussé brutalement dans un cachot obscur.

J'aperçus dans un coin une forme féminine qui dormait ou faisait semblant, sur une botte de paille. C'était Betsy, qui allait éclairer d'un rayon de soleil mon premier jour de captivité. Elle s'étira, ouvrit les yeux et parut très étonnée de me trouver là. Betsy était ma foi une très jolie fille, un peu grassouillette: " Bonjour. Ils auront notre graisse mais pas notre peau. " C'était là son leitmotiv.

Elle m'expliqua par la suite que de père Anglais et de mère Française, son père avait été fait prisonnier à Dunkerque et, ayant fait partie d'un réseau d'espionnage, elle avait été forcée de quitter la France. Ayant été menée jusqu'à la frontière dans un bus de la Croix-Rouge britannique, il lui fallut traverser la frontière à pied avec un certain nombre d'Anglais. Ils étaient tombés sur une patrouille de douaniers espagnols. Les hommes avaient pu s'échapper en courant, mais elle, fut vite rattrapée et on l'avait jeté dans ce cachot.

Tout le reste de la journée nous nous sommes racontés nos aventures, mais le soir, au lieu de venir me coucher à côté d'elle sur l'unique botte de paille, je passai la plus grande partie de la nuit à essayer fébrilement de crocheter la serrure du cachot avec une vieille clef à sardine toute rouillée que j'avais trouvé dans un coin. Ce ne fut que lorsqu'elle fut profondément endormie que je vins m'allonger à côté d'elle et m'endormis en la serrant tendrement mais chastement dans mes bras.



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

L'évasion de Gilles ANSPACH

Le lendemain, l'on me mena entre deux gardes civils en autobus à Huelva.
C'est du port de cette ville, Palos, que Christophe Colomb partit pour l'Amérique. "Ils auront notre graisse mais pas notre peau" C'était Betsy qui non loin de moi faisait également partie du convoi. Arrivé à destination, elle fut dirigée vers le quartier des femmes, et moi vers celui des prisonniers politiques. Je lui posai une question qui me pesait lourdement sur le coeur: "Les policiers m'ont dit que vous aviez une maladie vénérienne. Est-ce vrai ? "Ah, les salauds, les menteurs ! Je me porte parfaitement bien. Comment ont-ils pu dire une chose pareille !?! "
Moi, hélas, je savais très bien pourquoi ils avaient dit cela. Les séjours en prison ne sont pas fait pour la gaudriole. Jamais de ma vie, je n'étais passé pour un pareil nigaud.

Quelques prisons de plus

C'est là que j'arrête l'histoire de mes prisons. Je ne veux pas vous raser comme Silvio Pelico. Je me contenterai de les énumérer. Je connus successivement la prison de Huelva, puis lors de mon transfert au camp de concentration de Miranda ou étaient parqués tous les prisonniers étrangers, je connus successivement, la Carcel Modelo de Séville, celle de Cordoue et la prison de Madrid.
Cette traversée de l'Espagne en sens inverse m'apprit certaines choses.
Mañana en espagnol ne veut pas dire demain, mais au mieux après-demain ou plutôt la semaine prochaine, ou encore, le mois prochain. Passa Mañana ne veut pas dire après-demain mais jamais.
J'appris également que les Carcels Modelo ne sont pas modelo du tout et bien pires que les prisons ordinaires (à ne pas confondre avec les hôtels quatre étoiles !).
Je me rappelle de la prison modèle de Séville, c'était la Conciergerie sous la Terreur.
Nous étions parqués, peut-être à deux cent, dans une vaste salle garnie de barreaux, les extranjeros et les prisonniers politiques. Chaque matin vers cinq heures, l'on venait appeler ceux qui, dans la journée, allaient être fusillés ou auxquels on allait passer le garrot. Ils se levaient

dignement, Nous serraient la main pour la dernière fois. Aucune scène de désespoir, aucun pleur, aucun cri.
La Carcel Modelo de Cordoue n'était pas mal non plus, dans son genre. Un vaste hall dans lequel étaient superposés quatre étages de cages garnies de barreaux. Sing Sing revu, mais pas corrigé, par les Espagnols. Pour agrémenter tout cela, nous étions une vingtaine, attachés deux par deux par des menottes made in USA, dans l'une de ces cages qui devaient bien avoir cinq mètres sur cinq. Pas moyen de s'allonger pour dormir, d'ailleurs à cause des punaises, il ne fallait pas trop y compter. Et en plus de tout cela le Typhus régnait dans la prison et tuait cinq personnes par jour !

Miranda

Mais j'appris également ce qu'était la vraie amitié. Lorsque je fus enfin parvenu au camp de Miranda, j'eus la chance de rencontrer de vieux amis:
Jean Cudell et Jean-Jacques Dethier qui, me voyant arriver dans un tel état de détresse physique et épuisé par la dysenterie me donnèrent sur leurs maigres parts de nourriture. J'ai également appris que dans certaines circonstances, il valait bien mieux, pour se faire respecter, compter sur ses poings que sur ses valeurs morales.
Après ce séjour touristique de huit mois en Espagne, j'appris que j'allais enfin être libre. C'est ce jour-là qu'à mon grand étonnement, je vis arriver parmi une grosse fournée de prisonniers mon ami Armand Delsem-Ariès. La relève était assurée. Notre libération faisait sans doute suite à de sordides marchandages entre Espagnols et Anglais. Nous devions être échangés contre tant de ballots de coton ou de tonnes de charbon.

En route vers l'Angleterre

Je fus dirigé vers Madrid et de là vers Gibraltar. J'y arrivai en octobre 42 et j'eus la surprise de voir un énorme convoi, passant devant le "Roc" se séparer en deux. L'une des parties se dirigeant vers le Maroc, l'autre vers l'Algérie. C'était le débarquement américain en Afrique du nord. De Gibraltar, je fus mené en bateau en



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

L'évasion de Gilles ANSPACH

Angleterre où, loin de pouvoir jouir immédiatement de ma liberté, je dus faire comme toute personne venant du Continent, un séjour à Patriotic School où l'Intelligence Service nous interrogeait avant de nous laisser libre sur le sol anglais.

Je dois dire que j'eus droit à des soins particuliers de la part de ces messieurs. C'était mon sacré nom de boulevard qui me valait cela et une chaude recommandation du consulat belge de Barcelone. Après avoir été passé sur le grill pendant trois semaines, je m'aperçus que les Anglais en connaissaient plus sur mes parents lointains que moi-même. Alors, je fus enfin libre.

Avec les Français Libres

Je pris alors un engagement définitif dans les Forces Françaises Libres, assimilée à St-Cyr. Là, j'y rencontrai des garçons remarquables qui, hélas, servirent la France jusqu'au dernier sacrifice. Parmi ceux-ci, je porterai toujours dans mon coeur Claude Diamand-Berger, ce charmant et délicat poète qui écrivit peut-être les plus beaux poèmes sur la Résistance et qui fut trouvé mort lors du débarquement sur les rives de l'Orne en face d'un Allemand. Ils s'étaient entre-tués. C'était peut-être un poète lui aussi. Egalement, mon ami, Claude Barrès, petit-fils de l'écrivain, parachuté deux fois avec moi. Il fit deux séjours en Indochine, commanda une des compagnies françaises en Corée et finit par être tué en Algérie sur les Monts Arraba. De ma promotion de l'Ecole des Cadets, nous avons choisi à sept les parachutistes. Parmi ces sept, il n'y eut que deux survivants. Lasalle n'avait-il pas dit " être cavalier et avoir trente ans, c'est être un j'en-foutre "

Gilles ANSPACH

*3 fois parachuté derrière les lignes ennemies:
Bretagne, Région de Besançon, Hollande.
3 citations à L'Ordre de l'Armée Aérienne toutes
trois signées de Charles de Gaulle.
il est en outre COMMANDEUR de la LEGION
D'HONNEUR.
Gilles ANPACH est décédé en 2002*